



Compagnie "Les uns, Les unes"

Roland Marcuola : les mots, le geste... la vie

Par Justine DEMADE PELLORCE • Journaliste de la Semaine • 31/07/2012 à 07h29



Il est né à Hayange, a grandi à Serémange-Erzange. Puis Roland Marcuola a travaillé à Hayange avant de revenir à Serémange-Erzange. L'instituteur a quitté l'Education nationale en 1998 pour devenir un professionnel du spectacle. Des spectacles.

Pour porter cette passion, la compagnie "Les uns, Les Unes", qu'il a fondée avec des amis d'enfance et qui est aujourd'hui installée... dans l'ancienne école de la ville.

"J'ai plus ou moins arrêté la chanson à cause d'un chagrin d'amitié », lance Roland Marcuola encore touché. « J'ai rencontré Françoise Markun dans les années 90. Je sentais ses magnifiques possibilités. Elle faisait du jazz à l'époque, mais à quoi bon passer après Ella Fitzgerald ? Tout était fait. » Roland empoigne alors son stylo et écrit pour Françoise. Le duo grandit, jusqu'au "Duo à quatre", tourne bien, enregistre un album. Puis les problèmes d'ego, les dissensions. Et la séparation. « Je n'ai toujours pas compris pourquoi », se désole Roland. Pour les mêmes raisons qu'il se détache de la chanson, il commence, continue puis reprend le théâtre. L'histoire d'une bande de copains.

Naissance du noyau

Début des années 70, c'est la naissance du centre socio-culturel de Serémange-Erzange. Roland a alors 15 ans, une bande d'amis de toujours, et l'idée de créer une petite troupe de théâtre amateur, "le schneck théâtre". C'est là que se forme "le noyau", comme il l'appelle. Ce groupe d'amis qui a fait ses premiers pas sur scène, en maternelle à l'occasion d'un spectacle de fin d'année. « Nous avons des preuves photographiques », sourit Roland. Puis les années passent. Les jeunes gens mènent leur vie d'adulte. Le couple, les enfants et l'on se perd de vue. Un matin de 1995, alors que Roland se promène, il croise Patrick, un des morceaux du noyau. « Comme ça, sur une place de marché. » Il n'en faut pas plus à Patrick pour proposer à son vieux copain : « L'année prochaine, on fête nos 40 ans. Si on se retrouvait pour fêter ça sur scène ? » Roland Marcuola accepte, bien sûr. Il écrit un texte qu'il intitule "40 balais", bien sûr. « Nous avons alors créé la compagnie "Les Uns, Les Unes". » Un nom inspiré d'une chanson écrite par Roland, "Les morceaux des uns, les bouts des

autres”, elle-même inspirée d’une interview de Georges Brassens. « Il y disait que nous sommes ceux que nous avons rencontrés. Par extension, ce nom est devenu notre credo : construire ensemble en mettant nos ego de côté. C’est aussi représentatif de notre région mélangée. » En 1998 il est dans la musique, dans le théâtre, et encore à l’Éducation nationale. Au four et au moulin. « J’avais l’impression de tout faire à moitié. J’avais 40 ans. C’était le moment ou jamais. » Il se met alors en disponibilité et devient le professionnel de la bande de copains. « Ils avaient peur pour moi. Puis les années ont passé, la compagnie a grandi. » La chanson, il essaye bien de s’y remettre. Il joue un spectacle intitulé “Je me rechante”. « Pour me prouver que j’y arriverais. Mais je n’avais plus la flamme. »

Insuffisance du rire

La philosophie participative, chère à la compagnie, est prolongée par une vraie démarche. On les retrouve dans “Cité en scènes”, les visites guidées et théâtralisées proposées par la compagnie. Cette année, l’édition Florangeoise (La Semaine n°377) n’a pas échappé à la règle. « Je rencontre les gens, je les écoute – même si je suis moi-même très bavard – puis je mets tout ça en forme. Je ne suis qu’un passeur », résume le metteur en scène/ en mots/ en formes/ en vie... « Cette année, nous n’avons fait aucune concession à la drôlerie. Il y avait des témoignages poignants, des histoires fortes, je n’ai pas voulu les édulcorer », explique le metteur en scène toujours en quête de plus. « Exigence artistique, dirait-on pompeusement. » Surtout, cette recherche de l’équilibre. « On peut, on doit alterner les choses dures et plus légères. Dans la vie, on passe d’un état d’âme à un autre. C’est pareil au théâtre. Le rire seul est

insuffisant.

»

La compagnie compte une majorité d’amateurs. « Mais certains sont bien meilleurs que moi. Je ne comprends pas qu’ils n’aient pas encore bifurqué », lance Roland avec sincérité. Leur théâtre, ils le définissent comme populaire de proximité. Qui parle aux gens. « Nous refusons de faire dans le contenu gratuit. Le divertissement, oui mais pas seulement. Le boulevard, par exemple, ça me gave », dit-il en soufflant. « Je n’ai pas envie de perdre de temps là-dessus. Nous préférons la comédie de mœurs : parler des travers des gens comme de l’époque. La tradition de Molière. » L’essence du théâtre.

Vigilance du combat

Le social, c’est son dada. Même si c’est parfois compliqué. « “Danger public” qui parle de l’extrême droite par exemple. Un carton à chaque fois que nous la jouons. Sauf que nous avons beaucoup de mal à la vendre. Les organisateurs ont peur qu’elle soit trop engagée, mais non. C’est l’histoire d’une troupe de théâtre avant le lever de rideau. Ils jouent devant une salle vide depuis des semaines quand ils apprennent que toutes les places ont été réservées pour la représentation du soir. En même temps, ils découvrent qu’un journaliste d’extrême droite a recommandé leur pièce. Commence alors une longue discussion pour savoir s’il faut, oui ou non, jouer devant ce public a priori d’extrême droite. C’est une pièce à suspense. C’est vrai après tout, que ferions-nous à leur place ? La fin reste ouverte, sans apporter de réponse. On est loin du militantisme. La peur de cette pièce est illégitime. Et puis, c’est du théâtre... » “Merde !”, aurait pu conclure Roland Marcuola. En parlant, il réalise à quel point les fascismes lui hérissent le poil. Comme ce rôle, LE rôle qu’il préfère jouer depuis toujours dans “Inconnu à cette adresse”. « L’histoire d’une amitié entre un Allemand et un juif, qui vole en éclats à cause de la montée du nazisme. On y revient. C’est un peu une obsession. Peut-être à cause de mes origines italiennes et de mes grands-parents, qui ont dû se faire leur place en arrivant. » Et les résultats des dernières élections qui forcent à la vigilance. « Un combat contre la connerie, qui ne s’arrête jamais. »

Dans cet esprit, il travaille beaucoup avec les jeunes : des ateliers en collèges, au centre socio-culturel de Serémange-Erzange. Un travail qui prend toujours des résonances sociales, politiques ou écologiques. « Par contre, la subtilité consiste à ne pas me poser en gourou mais bien à les accompagner dans leur réflexion. Comme pour le théâtre finalement, ou la poésie, qui ne sont que des points de vue sur les choses. » Et une histoire d'amitié, à n'en pas douter.

“Cité en scènes”, à l’initiative de l’office de tourisme du Val de Fensch et de l’association Pavé. Prochaines dates : 31/8 (19h30), 2 et 9/9 (10h)

Cet article est paru le 12 juillet dans l'hebdomadaire [La Semaine n° 381 à Metz](#).